

## II. « Œdipe »

Quelle que de M. Gide qui n'ait été dit et qui ne soit su? On pourrait résumer son opinion en une formule lapidaire, mais peut-être, imprimée, paraîtrait-elle un peu vive. On l'étendra, donc quelque peu, et l'on dira que M. Gide est un excellent écrivain et un monsieur très intelligent et très pervers.

Il vient d'appliquer ces diverses qualités au mythe d'*Œdipe*. Résultat, une pièce qui n'est pas très théâtrale et qui n'a d'ailleurs pas envie de l'être, qui est écrite dans une langue admirable, et qui présente des idées aussi subversives que possible avec une intelligence dont le jeu est à la fois ravissant et redoutable.

Redoutable dans la mesure où l'intelligence sans charité est redoutable. Les jeunes gens encore mal armés par la vie, et sensibles aux prestiges de l'esprit et de l'art, se laisseront séduire par la subtilité et l'élegance de cette dialectique, par l'air de défi de cette anarchie d'aristocrate. C'est pour eux que M. Gide prodigue ses maléfices. Il le sait bien — Dieu sait, il est assez intelligent pour cela. C'est à eux qu'il s'adresse, pour eux qu'il réécrit depuis qu'il écrit son admirable et diabolique parabole du retour de l'enfant prodigue.

Il n'y a pas deux façons d'argumenter avec M. Gide. Il n'y a contre lui qu'une défense possible : l'aborder avec un esprit armé et un cœur solide. A notre âge, par exemple. Il ne peut plus nous faire de mal. Nous sommes libre de goûter son art avec un calme égal à sa perversité ou à sa froideur d'âme. Nous pouvons bien en paix nous dire qu'aucun homme de théâtre ne nous fait entendre un style si pur, si nombreux ni si ferme. C'est bien agréable à goûter quand on n'a rien à craindre. Le jeu même, le jeu diabolique des idées ne nous tire qu'un sourire. Nous sommes sur la rive : M. Gide nage très bien. Ou, si l'on préfère une métaphore plus spirituelle (au sens de spiritualité, bien entendu, et non pas au sens d'esprit), nous pensons que les études de théologie ne vont pas sans la lecture des hérésiarques.

Ce que M. Gide a bien pu tirer de pervers du mythe d'*Œdipe*? Oh, rassurez-vous, rien de freudien, il est trop malin pour cela. Mais vous savez bien qu'on peut tirer de la perversité du caïon de la messe. C'est le bon Jules Soury qui démontrait par l'analyse de la messe des morts que l'Eglise ne croit pas à l'immortalité de l'âme. En son nom, le prêtre dit simplement : *Dona eis pacem*. C'est le répondant, le non-initié, qui ajoute le souhait populaire : *Et lux perpetua luceat eis*. L'Eglise sait bien que c'est de la blague. (Prière de ne pas nous condamner, nous ne prenons pas plus à notre compte cette gymnastique que les diableries de M. Gide.)

Entre Créon qui représente le bon sens moyen et cet insupportable agitateur cléricale de Tirésias, Œdipe est le héros d'un culte du moi imprévu et savoureux. Bien loin de se débattre sous les coups du destin, c'est lui qui conduit tout, qui mène seul l'enquête sur son cas ténébreux, qui découvre seul la vérité, qui prononce seul sa condamnation, de sorte que, sans que la volonté du symbole soit accusée un instant, il ne tient qu'au spectateur de reconnaître en lui l'esprit qui veut, à tous risques, posséder la vérité, la science, la connaissance. N'est-ce pas l'antique figure de l'arbre défendu? M. Gide répond, bien entendu, qu'il faut manger le fruit, et même que l'homme n'est l'homme que quand il est maître de sa destinée parce qu'il la connaît. Il ne doit rien attendre, rien vouloir, rien espérer que de soi, de soi seul, et le reste ne vaut pas d'être nommé.

M. Gide dit-il en bon français, et M. Pitoëff agit, avec l'accent russe. C'est très curieux.

La chronique de la semaine passée commençait par une des coquilles auxquelles nous sommes le plus sensible : Tristan Bernard. Eh, non : nous n'avons rien gardé avec M. Tristan Bernard qui puisse nous autoriser à le traiter avec cette familiarité irrespectueuse.